

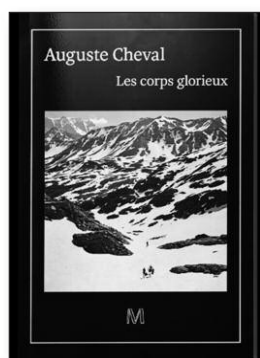
L'Europe en contrebande

Les idées les mieux arrosées passent rarement la nuit. Mais qu'une seule résiste à la gueule de bois et l'on se retrouve à pédaler d'Istanbul à Lausanne, dix kilos de tabac sur le dos, auxquels il va maintenant s'agir de faire passer les frontières... Certes, Edmond, Pierre et Cervoisier n'en sont pas à leur première grimpe. Coursiers émérites et familiers des pentes lausannoises, ils n'ont jamais craché sur le kilomètre et ça tombe bien, parce que, du kilomètre, ils vont en bouffer. En bouffer : c'est bien le mot tant l'appétit de ces trois-là semble à la mesure du défi. La contrebande n'est qu'un prétexte, l'enjeu purement symbolique d'une équipée placée tout entière sous la bannière de l'effort partagé. C'est l'amitié qui garde le ressort tendu, malgré la fatigue et les vicissitudes. On avance en s'épaulant, comme on prend le vent, à tour de rôle, ce vent, qui est « *le guide de nos sentiments et de nos voyages* » et dont seul le vélo permet de prendre la mesure. On n'aime ou l'on n'aime pas la bicyclette : Auguste Cheval nous épargne au moins les détails techniques. Il ne sera donc question ni de dents ni de braquet, mais de rencontres et d'exultation de l'âme et du corps, portée par une écriture qui sait toujours trouver le ton juste, en phase avec l'épopée familière que

devient bientôt ce voyage décidé sur un simple coup de tête. Une épopée locale et presque domestique, contée comme il se doit par un vieil aède à des adolescents tout prêts à prendre la relève de leurs aînés passés dans la légende. Et si, parfois, tout cela paraît un peu trop beau ou trop facile, c'est que, justement, la légende ne s'embarrasse pas de ces détails. Elle passe, comme on passe les cols, l'œil clair et le jarret tendu, attentive à sa seule nécessité, polie comme un galet pour avoir été chantée par tant de bouches, toute réalité transfigurée par la communauté qui, définitivement, l'aura faite sienne.

Yann Fastier

Les Corps glorieux, d'Auguste Cheval
Éditions de la Marquise (Lausanne), 132 pages, 16 €



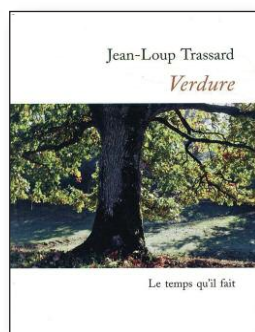
Touche pas à ma haie

On a le Montana qu'on peut et la Mayenne, après tout, vaut bien le Yaak. En tout cas, Jean-Loup Trassard, depuis plus de quarante ans, en défend la campagne familière avec la même passion qu'un Rick Bass sa montagne à grizzlys. À preuve ce nouveau recueil, essentiellement composé d'articles de circonstance qui, tous, témoignent d'une même préoccupation pour un paysage aujourd'hui gravement menacé. Course au rendement, pollution de l'air, du sol et des eaux par les engrais chimiques et les pesticides, l'air est connu depuis les années 70 et reste d'affligeante actualité. Jean-Loup Trassard, quant à lui, fut l'un des premiers à dénoncer le saccage organisé du bocage, biotope irremplaçable et paysage bien plus que millénaire dont la lente formation, polie par l'usage, tissait des liens uniques entre le naturel et l'humain. Décidé sur le papier par des technocrates plus soucieux « d'aménagement du territoire » que de la simple intelligence des choses, le remembrement a largement détruit haies et chemins creux, changeant un environnement intégré de manière exceptionnelle en désert. Inlassablement répété d'article en article et loin de toute idylle champêtre, le constat est accablant : disparition des arbres (10 000 par commune remembrée !), appauvrissement irrémédiable de la flore et de la faune... Si l'auteur de *Dormance* n'est pas tendre envers les paysans qui y prêtent la main, il ne les accable pas non plus, face au modèle économique qui, les forçant à surproduire, les pousse dans le cycle infernal de l'endettement, pour le seul profit des banques et des grossiums de l'agro-alimentaire.

On ne sortira certes pas de ce livre avec le moral en hausse mais, tout de même, avec la conviction que les passésistes ne sont pas ceux qu'on croit. Et l'on se replongera avec délices dans *l'Histoire de la campagne française* de Gaston Roupnel, ouvrage visionnaire auquel Jean-Loup Trassard rend incidemment un hommage aussi attendri que justifié.

Y. F.

Verdure, de Jean-Loup Trassard, Le Temps qu'il fait, 164 pages, 19 €



Sophie G. Lucas nous avait amusés l'an dernier avec *Assomons les poètes !*

(La Contre allée). Profitant de ses pérégrinations d'auteure à rencontres en milieu scolaire, elle livrait au fil des jours réflexions et saynètes sur ce qu'est une vie de poète et ce qu'en perçoivent pédagogues et enfants. Il se trouve que ses visites la mènent aussi en bibliothèque – pardon : en médiathèque. Elle a donc adapté sa méthode au monde de la bibliothéconomie, notant ce qui fait sens dans ce monde bigarré des dévots du livre, parfois moines-soldats de la chose imprimée, parfois sectateurs du tout-numérique, plus fluide paraîtrait-il, au point que se répand une pratique redoutable, ce *Désherbage* qui signifie que l'on purge les rayons des livres qui ne « sortent » plus chez de nouveaux lecteurs faute de désir... Herbes inutiles à la benne ! – vos impôts avaient permis leur acquisition (pour mémoire). À lire Sophie G. Lucas, on est loin du constat que faisait Frederick Wiseman dans son documentaire *Ex Libris* à la New York Public Library (2017) où sautait à l'œil le double engagement des personnels et de la direction pour la *transmission du savoir*. On retient néanmoins ce témoignage d'une expérience partagée par tous les lecteurs : « *Et je dois à la bibliothèque publique d'avoir pu maintenir ce goût en me donnant un accès illimité aux livres. J'envie toujours un enfant qui lit, j'imagine ce que cela soulève en lui, en elle. La magie.* » Conclusion : fréquentez vos bibliothèques, empruntez des livres, ce sont deux gestes militants. Et magiques, bien entendu.

Éric Dussert

Désherbage, de Sophie G. Lucas
La Contre allée, 150 pages, 15 €